LE COLLÈGE GEORGE-SAND à Châtellerault (Vienne). Ici, M. Santa-Cruz, professeur de français.

MA VIE DE PROF EN ZEP

Des enseignants qui se passionnent pour leur métier en zone difficile, cela existe. **Et parfois les résultats sont là, encourageants, prometteurs.** Rencontres à Châtellerault, au Blanc-Mesnil, à Gennevilliers...

PAR PERRINE CHERCHÈVE.
PHOTOS : CAMILLE MILLERAND POUR "MARIANNE"

Parfois ça dérape, quand un gamin, péremptoire, balance que *« les femmes, c'est fait pour rester à la maison ! »* ou, provocateur, lance *« J'aime bien Hitler... »* Mais Agnès Dibot persiste : *« Cette option, c'est ma bulle d'air »*, explique cette professeur de français en charge de l'option média du collège George-Sand. A 45 ans, cela fait dix-huit ans qu'elle enseigne à Châtellerault (Vienne), dans ce quartier d'Auzon en secteur classé Eclair®, dernier acronyme pour désigner les zones d'éducation prioritaire (ZEP). Vu du ciel, cet établissement de très mauvaise réputation qui compte 460 élèves délimite la frontière entre les HLM et la zone pavillonnaire. Vu de l'intérieur, aucun signe ostentatoire ne justifie sa méchante cote. Pas de traces de tags sur les murs. Pas d'ado qui traîne dans les couloirs, la tête planquée dans la capuche de son sweat... Pour se faire une idée de ce qu'ils ont dans le ventre et sur le cœur, il faut aller sur le blog du journal *le Torchon*, tenu par Agnès Dibot, où ils sont autorisés à débattre de tout, à dire ce qu'ils pensent, à confier parfois anonymement leur intimité. Comme cette gamine qui s'automutilait et qui, aujourd'hui, raconte cette souffrance avec *« distance et maturité »*, souligne Agnès Dibot. Ou cette autre, qui s'élève contre l'excision dans son pays d'origine. *« Ils parlent beaucoup de religion, du poids des traditions. Mais aussi de l'orientation. Surtout les filles, quand leurs parents ne les laissent pas libres de choisir »*, poursuit-elle.

A la faveur d'opérations de rénovation, les barres élaguées et les tours raccourcies du quartier d'Auzon ont été délestées d'une partie de leur population. >

> Mais la pauvreté persiste. Le déclin industriel de Châtellerault, sous-préfecture ouvrière de la Vienne, s'est incrusté dans la cité : 83 % de sa population est classée *« défavorisée »*. Ici, quelques pères Courage partent encore travailler la semaine, à Paris, à 300 km. Mais la plupart de ses habitants vivotent de petits boulots ou d'aides sociales. Et leurs ados sont scolarisés au collège George-Sand, dont les taux de réussite sont parmi les plus faibles de l'académie de Poitiers. *« Il y a eu des passages difficiles, mais le collège a évolué depuis dix ans. Tout le monde s'implique dans différents projets et les élèves sont plus sereins »*, assure Benoît Bassereau, le professeur d'éducation physique, sans quitter des yeux ses élèves de la section sport-études qui disputent un match de foot sur le stade. Il lance des encouragements en même temps qu'il fait observer : *« En EPS, les élèves ne sont pas assis derrière une table et se déplacent facilement. Lors de conflits, ils commencent à s'insulter, et quand ils n'arrivent plus à exprimer leur colère par le vocabulaire, ils en viennent aux mains,* explique-t-il. *Nous devons éviter ces conflits en étant constamment vigilants. »*

Benoît Bassereau enseigne à George-Sand depuis dix ans : *« C'était une volonté de ma part. »* D'où un engagement à plein temps : en plus d'être prof d'EPS et professeur principal des élèves de la section sport-études, il organise la journée d'intégration des 6es, le cross annuel, le tournoi de foot. *« Je donne beaucoup, parce que ce sont eux qui en ont le plus besoin »*, dit-il brièvement. Bienveillance et autorité. A George-Sand, ce dosage est subtil, l'alchimie, instable. Il suffit d'une étincelle… Récemment, deux pétards ont explosé sous le préau. La direction a réagi immédiatement pour éviter tout risque d'embrasement. Dans l'heure qui a suivi, les coupables étaient identifiés. A George-Sand, la sérénité de la vie scolaire repose exclusivement sur les membres de l'équipe, tous complices. C'est en partie pour ça qu'ils « tiennent ». Ils sont le « point fixe » pour ces jeunes en panne de repères. Et ils inventent au jour le jour…

"LES ÉLÈVES SONT PLUS SEREINS", car, depuis dix ans, chacun s'investit dans différents projets. De g. à dr., Mme Vaye, M. Allard et la CPE du collège avec des élèves qui recyclent les papiers dans chaque classe.

"ON DOIT ÊTRE VRAIMENT CRÉATIF"

« J'ai remis les pieds dans la salle des profs », sourit Florence Debertonne-Dassule, enseignante en maths qui entame sa deuxième rentrée. Une salle que la jeune femme de 35 ans désertait dans son précédent établissement en région parisienne. *« Les profs n'y faisaient que râler »*, se souvient-elle. *Ici, c'est une communauté : on discute de tout, les idées fusent. »* Et les siennes s'appliquent. Florence Debertonne-Dassule apprend les maths avec des exercices concrets : ou comment calculer la longueur d'un triangle pour construire un bac à fleurs. *« Les élèves s'impliquent différemment et ça permet à ceux qui sont en difficulté de se réintégrer au groupe »*, assure-t-elle. Une méthode à laquelle elle croit ferme. Si elle a demandé sa mutation dans la Vienne, c'est notamment pour se rapprocher de l'Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public (Apmep) de Poitiers, très en pointe sur le sujet. *« Mais je n'ai pas demandé à être ici,* précise-t-elle. *Quand je suis arrivée, je me suis dit : "Ouille ! aïe ! c'est un collège en zone difficile…"*

« IL Y A UN CÔTÉ SACERDOCE. ON EST EN MISSION, ICI. EN ZEP, C'EST LÀ QU'ON APPREND TOUT. » UN JEUNE PROFESSEUR DE FRANÇAIS

Mais je m'y plais bien. On doit vraiment être créatif », poursuit-elle avant d'ajouter, encore étonnée : *« A la fin de l'année dernière, les élèves de 3e pleuraient parce qu'ils quittaient le collège. »*

Matthieu Allard, son collègue, n'a lui non plus *« pas choisi »*. Le jeune agrégé de maths aurait préféré enseigner au lycée. Quand il a été muté à George-Sand, à la rentrée de 2013, il a eu peur *« deux minutes, pas plus »*. Le lendemain, il se rendait au collège pour *« observer »* quelques cours et a *« très vite relativisé »*, jusqu'à devenir *« totalement investi »*. La bonne surprise ? Des profs soudés. La mauvaise ? Il ne s'attendait pas à une telle confrontation sociale : *« Dans ma classe, il y a des situations familiales terribles et je sais que je ne peux pas me contenter de taper du poing sur la table dès qu'il y a un problème. »* Alors, face aux élèves, Matthieu Allard se dédouble. Avec la même exigence, il fait la leçon et la discipline. Enonce le problème à résoudre et ordonne au perturbateur de changer de place. *« Je suis multitâche »*, s'amuse-t-il. Certains jours, il se dit que les gamins n'ont rien compris ; d'autres, que la séance a été satisfaisante…

SUSCITER LA CURIOSITÉ, L'ESTIME DE SOI…

« Est-ce qu'on a été efficace ? » La question taraude Benoît Santa-Cruz depuis quelque temps. *« Quand le boulanger goûte son pain, il sait s'il est bon. Nous, on ne sait pas »*, précise ce professeur ce français, 29 ans, à George-Sand depuis 2011. Il comptait y rester un an. Il est toujours là. *« Il y a un côté sacerdoce. On est en mission, ici,* assure-t-il. *En ZEP, c'est là qu'on apprend tout. »* Benoît Santa-Cruz est présent dès 7 h 45. Il prépare sa salle, dépose les documents sur les tables pour *« éviter les temps morts »* : *« Mon métier est un sport qui nécessite un entraînement. Pour que le savoir passe, il faut une autorité ferme sur le groupe. Quand c'est trop, on envoie les décibels. Si je ne prends pas l'ascendant sur eux, ça va me bousiller le cours. Mais ils demandent aussi beaucoup d'affects et de contact. »* Face aux ados, Benoît Santa-Cruz joue un personnage, qui séduit. Il fait un show. Arpente la salle, lance des *« OK, c'est parti ! »*, claque des doigts. *« On a des élèves qui ne sont pas en phase avec le savoir qu'on leur propose,* précise-t-il. *Le claquement des doigts, c'est pour instaurer un rituel, leur signifier que la séquence est terminée. »*

« C'est un sport de combat », précise Jules Aimé, 29 ans, qui enseigne l'histoire-géo dans la salle d'à côté depuis 2012. Comme pour illustrer sa difficulté à transmettre son savoir : *« On est face à des élèves qui sont dans un monde qu'ils ne comprennent pas ou qu'ils ne veulent pas comprendre. Ils n'ont aucune bride. »* En début d'année, Jules Aimé ne leur demande pas le métier de leurs parents. Inutile et stigmatisant. Certains ne savent pas, les autres sont au chômage. *« Ce qui est dur,* ajoute-t-il, *c'est le désert culturel de nos gamins. Ils ne lisent pas. Chez certains, il n'y a que la télé. Pas de livre. »* Pendant le cours, lui n'utilise que l'ordinateur qui projette la leçon sur le mur : *« Ecrire au tableau et leur tourner le dos, en ZEP, ce n'est pas possible,* justifie-t-il. *Leur attention se relâche immédiatement. Avec le numérique, ils sont plus réactifs. »* Le prof déambule dans la classe avec son clavier, le tend à l'un ou l'autre, pour qu'ils s'en servent eux-mêmes : *« Ils n'ont pas forcément accès à ces outils chez eux. Ça les valorise. »*

« Il y a un vrai challenge ici, poursuit Agnès Vaye, professeur de SVT. *Il faut susciter la curiosité, l'envie, l'estime de soi. Ce sont des gosses qu'on aimerait voir évoluer positivement. »* Avant d'être recrutée à plein temps, Agnès Vaye faisait des remplacements dans le département. A Poitiers ou à la campagne. Elle a vu des collègues d'à peine 40 ans devenir des *« profs morts »* : *« Dans certains établissements, j'avais l'impression de faire de la figuration. A George-Sand, je suis vivante… »* Toujours sourire, ne pas hausser le ton. Dans son labo, elle ponctue ses phrases de *« chut… chuuut »*, en continuant à disséquer un poumon. *« Ma vie* >

> *de prof en ZEP, c'est une vocation et beaucoup d'investissement,* lance-t-elle. Elle vient au collège tous les jours, même quand elle ne fait pas cours : *« Sur ses heures libres, on fait des projets. On a besoin de ça pour que ça marche. »* Le dernier en date : un voyage de trois jours avec 120 ados de 4e en Auvergne pour y enseigner sa matière et le *« vivre-ensemble »*.

"LE NIVEAU MONTE !"

Autre lieu, autres expériences, à 300 km de Châtellerault. Direction Meaux, en Seine-et-Marne, au centre de loisirs Alain-Fournier dans le quartier de Beauval. Un bâtiment plat, comme écrasé par les tours en étoile de la cité. Il est 18 heures, ce jeudi. Augustin d'Humières n'a pas pris le temps d'ôter son caban, happé par une vingtaine de mômes à qui il fait réciter un poème de Joachim Du Bellay : *« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage… »* Augustin d'Humières est prof de français-latin-grec, au lycée Jean-Vilar, tout proche. Sur sa vie de prof en ZEP, lui préfère ne pas s'étendre : *« Je n'ai aucun titre pour pérorer sur la difficulté des ZEP : je suis professeur de français-latin-grec en lycée, et c'est dans les collèges et les écoles que la difficulté est la plus grande »*, prévient-il. D'où cette invitation au centre Alain-Fournier qui héberge les activités de Mêtis, l'association qu'il a cofondée en 2003 avec d'anciens élèves pour *« promouvoir le latin et le grec comme vecteurs d'égalité des chances »*, explique-t-il. Depuis, Mêtis a fait du chemin, et Augustin d'Humières a largement étendu son périmètre de prof en ZEP et son amplitude d'heures de cours. Quatre soirs par semaine, lui et d'autres collègues accueillent, à la demande de parents ou de directeurs d'école, 150 élèves depuis la primaire jusqu'au lycée. Au programme : l'excellence. Du soutien scolaire version haut de gamme, avec en sus l'apprentissage par cœur et l'initiation au latin. *« S'ils arrivent en 6e avec 20 à 30 textes sus par cœur, c'est déjà une grande force,* fait valoir Augustin d'Humières. *Notre travail consiste à donner des armes aux élèves les plus démunis pour les aider à se défendre dans une école plus inégalitaire que jamais. »* Entre autres armes, le latin et le grec qu'il s'obstine à promouvoir et à enseigner depuis vingt ans dans son bahut de banlieue, là ou d'autres auraient renoncé depuis un bail : *« Au début, je passais pour un doux cinglé ! »* De fait, quand il atterrit à Jean-Vilar au milieu des années 90, d'Humières est un ovni. Agrégé de lettres classiques, avant d'être élève à Sciences-Po tout en suivant les cours de l'Ecole supérieure d'art dramatique. A l'époque, il n'est d'ailleurs même pas certain de vouloir enseigner : *« Le choix était simple : s'en aller ou rester, mais en occupant le terrain, tout le terrain. J'avais devant moi deux images de la politique : celle de Sciences-Po, et celle que me proposait mon métier de professeur, celle des familles, celle d'un quartier. Je n'ai pas hésité longtemps. Ma place était là, ça s'est imposé comme une évidence. »*

Prof, ce n'était pas non plus le *« premier rêve »* d'Hayder Naimi, 33 ans. *« Mais ça me plaît. »* Il voulait être footballeur professionnel mais s'est fait une méchante blessure au centre de formation. Puis journaliste sportif… *« Je n'avais pas de piston. J'ai fait quelques piges. »* Alors, depuis près de huit ans, il enseigne l'histoire-géo et le français au lycée professionnel Aristide-Briand, au Blanc-Mesnil, dans la Seine-Saint-Denis. Un établissement classé APV (affectation à caractère prioritaire justifiant une valorisation). Autrement dit, son bahut est situé dans une cité où, selon la formule consacrée, *« se posent des problèmes sociaux et de sécurité particulièrement difficiles »*. *« Ça ne me faisait par peur,* précise-t-il. *J'ai grandi à Belleroche, à Villefranche-sur-Saône. Un quartier pas mal gratiné. »* L'avantage par rapport à d'autres collègues, c'est que, lui, il connaît déjà les « codes ». Et que ses élèves, des jeunes hommes de 16 à 20 ans, *« le sentent. Pas besoin de surjouer ! »* ajoute-t-il. Il suffit d'appliquer les règles de base. Construire la confiance. Ne pas hésiter à prendre cinq minutes pour leur parler de leur vie, du foot. Surtout leur faire comprendre qu'ils lui doivent le respect, parce qu'il est « l'ancien ». *« Si je leur demande de me respecter parce que je suis prof, ça ne marche pas,* rappelle-t-il. *L'école, les profs, le commissariat, les flics, ils mettent tout le monde dans le même panier. »*

DES PROFS SOUDÉS mais une confrontation sociale aiguë. A George-Sand (Châtellrault), de haut en bas, la salle des profs, des élèves avec leur cahier de liaison, puis M. Bassereau, qui anime la section "sport-étude".

La confiance, le respect… Le prof sait que ça reste insuffisant pour transmettre. *« Ce sont des gamins qui ne peuvent pas assimiler trop d'infos. Il faut sans cesse répéter et les programmes ne sont pas adaptés. Comment leur enseigner l'agriculture dans le monde alors qu'ils ne savent même pas placer la France sur un planisphère !* s'énerve-t-il. *On nous dit : "Ce n'est pas la peine de faire ça, ils l'ont déjà vu." Mais ils ne l'ont pas assimilé ! »* Résultat : beaucoup n'achèvent pas leur scolarité. Sur les 26 élèves qui entrent en seconde, la moitié atteindra la terminale et six décrocheront un bac pro, évalue-t-il. *« Mais je me dis que ces six-là l'ont eu grâce à moi. Ma mission,* conclut Hayder Naimi, *c'est d'essayer de sauver ce qui peut l'être, les cultiver. Je leur dis : "Il ne faut pas que le monde tourne sans vous." »*

« Le niveau monte ! » se réjouit Philippe Reynard. Le directeur de l'école élémentaire Diderot B, à Gennevilliers (Hauts-de-Seine), est même formel : *« Aux dernières évaluations de 2014, aucun enfant de CM2 n'était en grande difficulté en maths et en français. La courbe s'est inversée »*, assure-t-il, en faisant défiler sur l'écran de son ordinateur les résultats de chacun des élèves. Ces derniers temps, Philippe Reynard n'a que de bonnes nouvelles à annoncer. Son établissement (neuf classes, 204 élèves), classé « Réseau réussite scolaire », « zone violente » et « Cucs » (contrat urbain de cohésion social), reçoit une panoplie d'aides qui rendent la vie scolaire plus facile. Diderot bénéficie aussi du dispositif *« plus de maîtres que d'élèves »* (permettant à un instituteur d'épauler un collègue ou d'enseigner à un petit groupe d'élèves). Lui-même a été déchargé des deux jours de cours qu'il est censé faire, en plus du job de directeur. Et il est aidé d'une *« secrétaire »* vingt heures par semaine. Consécration : le 3 septembre dernier, Najat Vallaud-Belkacem a choisi son école pour y faire l'habituelle visite de rentrée du ministre. *« Elle est venue ici pour dire qu'une école dans un milieu difficile, ça marche. Et ça a fait plaisir aux parents qu'elle se déplace dans notre école,* précise Philippe Reynard. *Il y a quatre ans, dans le quartier, il y avait le couvre-feu… »*

Gennevilliers, cité du Luth. L'une des plus sensibles du département. Ici, il n'y a que la rue Jean-Jacques-Rousseau pour séparer le groupe scolaire de la barre HLM, tristement réputée la plus longue d'Europe avant que les opérations de rénovation urbaine fassent tomber quelques cages d'escalier.

« CE QUI ME PLAÎT ICI, C'EST QU'ON DOUTE. ON SE POSE DES QUESTIONS. ON FAIT BEAUCOUP DE SOCIAL. »
UN DIRECTEUR D'ÉCOLE EN « ZONE VIOLENTE »

Des travaux de façade… *« Le quartier est encore difficile,* reprend Philippe Reynard. *La journée, tout va bien, mais à la tombée de la nuit le trafic reprend. »* Les gosses qui sont scolarisés chez lui viennent de là. A Gennevilliers, Philippe Reynard est chez lui, même s'il n'y habite plus. Il a été instit dans le quartier pendant vingt ans avant d'être promu directeur d'école, en 2008, sans formation. *« Mais j'ai appris de mon prédécesseur ce qui est urgent et ce qui ne l'est pas »*, dit-il. Justement, il doit appeler d'urgence des parents dont l'enfant est absent. Depuis six ans, donc, le directeur arrive à l'école à 7 h 45, repart à 18 heures. Des journées passées en réunion avec les collègues, l'assistante sociale, la psy : *« Ce qui me plaît ici, c'est qu'on doute. On se pose des questions et on prend les décisions ensemble. »* Et à régler des problèmes parfois délicats – quand, par exemple, un membre de l'équipe a *« des informations préoccupantes sur des enfants battus »* – et entretenir les relations avec les parents. *« C'est ce qui prend le plus de temps,* dit-il. *On fait beaucoup de social. Il m'arrive même d'expliquer à des parents ce que c'est qu'être parents ! »* Philippe Reynard est aussi ferme sur la laïcité : aucun signe religieux distinctif n'est toléré à l'intérieur de l'école. Il y a quelque temps, rapporte-t-il, une maman est arrivée à la grille en burqa : *« J'ai bien senti que c'était de la provoc. »* Il lui a refusé l'entrée, elle n'est jamais revenue. *« Pour que ça tourne il ne faut pas compter ses heures,* résume-t-il. *Et parfois, c'est usant. »* ■ **P.CH.**

* Programme Ecoles, collèges et lycées pour l'ambition, l'innovation et la réussite.